

Félix-Antoine Savard, *Symphonie du Misereor*, Ottawa,
Éditions de l'Université d'Ottawa, « Voix vivantes », 1968, 43 p.

Laurent Mailhot

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036401ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036401ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1969). Compte rendu de [Félix-Antoine Savard, *Symphonie du Misereor*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Voix vivantes », 1968, 43 p.] *Études françaises*, 5(2), 242–243. <https://doi.org/10.7202/036401ar>

FÉLIX-ANTOINE SAVARD, *Symphonie du Misereor*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Voix vivantes », 1968, 43 p.

L'idée de ce poème, nous dit M^{sr} Savard, est née en 1960 dans un vieux cimetière de Lamèque, au cours de recherches sur le folklore acadien. Mais rien dans ce « macabre mimodrame/ de l'antique Malheur » (p. 19) — morceau artificiel et abstrait malgré quelques allusions à la mer, aux barques, aux « mains calleuses et salées » — ne s'apparente aux rythmes et au ton de la poésie populaire. Ce *Misereor* ressemble plus à *Martin et le*

pauvre qu'au *Barachois*. Il est en tout cas moins poétique (et moins bien illustré) que les proses vigoureuses de *l'Abatis*.

S'il est commode au prédicateur, il est assez téméraire à l'écrivain de s'inspirer aussi directement de Job et des Évangiles. Pour une image *biblique* réussie:

*tel un vieux scribe accroupi,
le Temps
roulait les derniers textes du soir*
(p. 13)

mais dont l'auteur abuse et qu'il finit par gâcher (p. 15, 21), que de cantiques conventionnels, échos affaiblis des psaumes! Une banale interrogation sur la mort, une plainte timide — « Ainsi parvenu au fond de la question sans réponse,/ je ne préférerais plus, d'une voix sombrée,/ que d'incohérentes paroles » (p. 25) — sont immédiatement suivies de consolations angéliques et de leçons catéchétiques. Alors — deuxième épisode — le narrateur pénètre sous un ciel « redevenu muet », dans une ténébreuse vallée « où dévalaient de noires doctrines entrechoquées » (p. 39). Du choc des doctrines jaillit la lumière: la Miséricorde apparaît donc, plus paternaliste que paternelle. Et la foule innombrable de la fin, empruntée à l'Apocalypse, participe moins, semble-t-il, à un chœur symphonique qu'aux orgues triomphantes d'une sortie de grand-messe.

L. M.

Cette chronique a été signée par:

Baudouin BURGER, Pierre CHÂTILLON, Jean-Cléo GODIN, Laurent MAILHOT, Gilles MARCOTTE, Jean RIVARD, G.-André VACHON.